

chose de nouveau. Elle a engagé des acteurs spéciaux et imaginé une scène qui se passe dans un sanctuaire vénéré de l'Allemagne. Au fond, est le maître-autel avec une statue de la vierge tenant l'Enfant-Jésus. Les deux héros du drame sont une religieuse qui a quitté son couvent, sur les instances d'un chevalier ou baron qui en est éperdument amoureux, et le chevalier lui-même qui est aussi très dévot à la madone vénérée dans ce sanctuaire. Mais au moment où la religieuse va trahir ses devoirs, voici que la statue de la vierge s'anime, descend de l'autel, et, venant à son secours, la retient dans le chemin de la vertu ainsi que le chevalier qui la poursuivait. Comme on le voit, la représentation est au fond morale, en ce sens que si, dans les romans, tout finit par un mariage, ici tout revient à sa place naturelle, la jeune fille à son couvent, le chevalier à ce sanctuaire qu'il fréquentait assidument.

— Et c'est là une habileté des metteurs en scène qui n'ont pas voulu attaquer directement le dogme catholique, mais, en faisant simuler une apparition fausse de la Vierge, jeter le doute sur les apparitions vraies. Quand ce film, je n'insisterai pas sur les moyens qui ont servi à l'obtenir, car ils sont classiques, a été exécuté, les assistants se sont partagés en deux camps bien tranchés. Les uns criaient à la profanation, les autres trouvaient cela très naturel, très ingénieux, et ne voulaient rien y voir de contraire à la foi et à la conscience catholiques. Les journaux se mirent de la partie et, comme les assistants, se divisèrent en deux camps. Les journaux catholiques se recrièrent contre cette profanation. Mais la presse israélite donna comme un seul homme, déclarant que les catholiques n'avaient point le droit de se plaindre. Ils devaient au contraire remercier la société d'avoir composé un film qui s'harmonisait d'une façon si complète avec leurs croyances !

— Il faut cependant bien distinguer entre la reproduction, sous n'importe quelle forme, d'un fait historique, et la repro-